

DISPOSITIFS DE CROYANCE¹

Doit-on considérer la notion de *dispositif* comme un concept, c'est-à-dire comme un outil intellectuel s'inscrivant dans un système analytique et décrivant spécifiquement un niveau de réalité sociale. Je n'en suis pas persuadé. En revanche, cette notion peut nous rendre d'autres services. Elle éclairerait un champ de questionnement déjà investi par de nombreux courants qui mettent l'articulation technique/symbolique au cœur de leurs préoccupations, tels que, pour aller vite, l'ethnométhodologie, l'anthropologie sociale des sciences et des techniques ou la tentative « médiologique ». Dans ces champs, la notion de dispositif permettrait de repenser un certain nombre de relations voir d'oppositions telles que média/médiation, système technique/usage, instrument/milieu ou encore institution/subjectivité collective. C'est dans cette perspective que nous l'envisagerons, comme outil de passage ou instrument d'articulation, ceci afin de discuter une thèse particulière où le système technique, le cadre institutionnel et l'orientation culturelle se confrontent. La thèse est la suivante : mus par un puissant attracteur techno-culturel, nous substituons progressivement, à l'ancienne figure, spécifique à l'audiovisuel, « cru parce que vu », la formule « cru parce que expérimentable », portée par les médias numériques.

Avec quels ingrédients sont fabriquées les nouvelles formules de croyance en émergence dans le sillage de ces médias, et comment la notion de *dispositif* peut-elle être mobilisée pour articuler les aspects techniques et culturels de cette question ? Cet article propose une réponse en deux temps. D'abord, il s'agira de situer et de décrire cette reconstruction des régimes de vérité autour de la notion d'« expérimentation » du modèle de l'événement (par opposition au régime de croyance convoyé par la transmission audiovisuelle). Dans un deuxième temps, nous nous interrogerons sur la composition chimique de ces dispositifs « techno-culturels » régissant désormais nos conventions d'adhésion. Je sais bien que la thèse d'une reconstruction de la croyance autour des médias de l'« expérimentation » numérique mériterait une exposition et une argumentation plus détaillée que celle qui suivra². Je me contenterai de la résumer pour centrer mon propos sur le deuxième aspect : comment un « dispositif » socio-technique parti-

cipe à la redéfinition culturelle d'une formule de croyance. C'est-à-dire comment se combinent disponibilité technologique, institutions et orientation culturelle dans la construction d'un régime de croyance, soit un mouvement qui nous porte à identifier événement et message en effaçant l'activité de transport de l'un vers l'autre. Cet effacement constitue la croyance en tant que telle (en tout cas pour des événements non vécus directement, et encore : pensons aux incertitudes de la remémoration).

La notion qui, je crois, rassemble les aspects technique et pragmatique de cette question est celle d'« expérimentation », dont l'une des faces est tournée vers le dispositif opérationnel (ordinateurs, réseaux, logiciels) et l'autre vers les déterminations institutionnelles et culturelles. Mais commençons par le diagnostic.

1. La crise de confiance des *massmedia* et le principe d'expérimentation

Expérimenter

Un certain régime de vérité est révolu : celui par lequel l'image enregistrée lors d'une capture directe (photographie, télévision, etc.) renvoyait au caractère apparemment immuable du passé. Les formules reliant croyance et mise en forme audiovisuelle du monde — qui ont assuré les beaux jours de ces techniques — entrent aujourd'hui en crise, car au prélèvement événementiel auquel nous avons été habitués, succède désormais l'épreuve d'une animation simulée de modèles. Les nouvelles formes de présence à distance (réseaux, supports numériques interactifs), ouvrent progressivement la voie à ce qu'on pourrait nommer « l'expérimentation directe de l'information ». J'y vois la confirmation d'un processus logique. Les techniques d'enregistrement classiques sont parvenues aux limites de leur promesse de restitution audiovisuelle de la réalité. Nous exigeons désormais des images incarnées, vivantes : des moyens pour expérimenter l'actuel — et même le passé — et non plus pour en reproduire de simples traces indéformables.

Le trucage a partie liée avec les techniques d'enregistrement et ceci depuis l'invention de la photographie. Ce qui est remarquable et nouveau dans la crise de légitimité de l'audiovisuel, ce n'est pas tant l'accumulation des scandales (interview reconstituée de Fidel Castro, images détournées du charnier de Timisoara ou plus récemment, participation en France de la gendarmerie à des reconstitutions diffusées comme prises sur le vif), mais le doute généralisé que suscite désormais toute image enregistrée ; doute révélateur d'une séparation croissante entre le « voir » et le « croire ». Le pacte de conformité qui liait jusqu'à présent l'enregistrement et la chose enregistrée commence à se rompre. Et, à mon sens, la méfiance n'est pas le produit de la

tromperie. Je dirais plutôt, qu'à l'inverse, la tromperie peut être débusquée parce que l'état de méfiance nous habite désormais. Aujourd'hui, notre croyance dans les images dépend d'une implication, non pas simplement audiovisuelle, mais aussi sensible, tactile, corporelle. Et le dispositif technique de transmission audiovisuelle n'assure plus une mission centrale dans l'élaboration de la confiance. Ce que nous réclamons n'est pas des vérités plus « objectives » mais une participation plus véridique à la mise en scène de l'événement par le truchement de son modèle virtuel. Ce qui est très différent ! D'un côté se tiennent les techniques classiques qui permettent une présentation *a posteriori* d'une réalité passée ; et de l'autre des techniques de simulation permettant d'expérimenter un modèle de l'événement qui demeure alors encore ouvert, discutable donc relatif.

Nouveau régime de vérité et de légitimation relativiste

Si elle devient plus charnelle, plus expérimentable, l'information sera moins « indicielle » (au sens de Peirce, c'est-à-dire, provenant d'un prélèvement à la source), plus construite. On n'expérimente que ce qui a été modélisé de manière pertinente. L'événement est mis en maquettes, articulé en rhétoriques cohérentes. Le processus informationnel sera l'aboutissement d'une épreuve publique de légitimité (au sens où la légitimité scientifique s'acquiert à travers la confrontation publique des hypothèses). Ces modèles sont-ils de fidèles représentants ? Où se situent leurs limites, leurs points aveugles ? La modélisation est, dans le domaine de l'ingénierie, une épreuve opérationnelle, et dans le domaine social une épreuve herméneutique. Quels partis pris le CD Rom modélisant le procès Simpson³ aux États-Unis exprime-t-il ? Sur quelles ignorances est-il édifié ? Quelles interprétations juridiques sont-elles à sa source ? Ces questions affleurent obligatoirement dès lors que l'interrogation et les choix de circulation sont délégués à l'interactant.

Curieux procès, c'est le cas de le dire, de légitimation. On renvoie au public le soin de choisir ses présupposés : un procès pour les Blancs, un autre pour les Noirs. La formation d'une légitimité, l'émergence d'un point de vue, apparaît comme la mise à l'épreuve d'un ensemble d'*a priori*. Fonction miroir de l'expérimentation : en cela elle n'est ni plus véridique, ni moins, que la preuve télévisuelle, qui, elle, fonctionne selon la formule « cru parce que vu » et, précisément cru parce que tout le monde, y compris les experts, peut voir. La maxime émergente « cru parce que expérimentable » pose des problèmes bien plus complexes. Elle altère, par constitution, l'idée d'une vérité unique et engendre, le plus naturellement du monde, la relativisation de toute démonstration, de tout jugement.

Ce qui est essentiel, c'est le mouvement de consolidation réciproque entre progrès dans l'incarnation tangible des représentants et fondation culturelle de la vérité sur l'expérimentabilité. La figure du réalisme aurait ainsi changé de costume : d'une facture essentiellement liée à la capture visuelle, elle est en passe de se lier au test pratique. Et la représentation virtuelle

numérique permet, à la différence du spectacle audiovisuel plat et plein, d'inclure dans le *spectacle*, une multiplicité de vues, éventuellement contradictoires. À charge pour le *spect-acteur* de choisir, l'angle (ou les angles) d'éclairage qui lui convient. Transfert de source de légitimité, de l'émetteur vers le récepteur, telle serait la mission, ou le fantasme, de la présentation virtuelle. Et l'on perçoit immédiatement certaines apories qui en découlent. Le récepteur peut-il devenir la seule source de légitimation des informations et de leurs mises en récits ? Évidemment pas. Le paradigme de l'expérimentation n'affirme pas l'extinction des foyers qui surplombent l'acteur individuel et irradient les normes sociales, foyers à travers lesquels l'expérience est à la fois vécue et construite. La référence au groupe n'a pas disparu dans ces jeux expérimentaux, elle s'est simplement assouplie, libérant des espaces de parcours singuliers. On ne saurait substituer une caricature à une autre en échangeant le modèle hétéronome des *massmedia* supposés conditionner le social avec celui de l'expérience, laquelle assurerait la parfaite autonomie d'une subjectivité individuelle. Il faut, en revanche, prendre la mesure de la mise en critique généralisée et du relativisme que le dispositif expérimentateur du *spectacle* véhicule et induit à la fois.

2. Dispositif socio-technique et croyance

Une expérimentation véridique ?

L'expérimentation virtuelle est-elle à l'abri du soupçon ? Doit-on lui reconnaître une meilleure aptitude à convoier la vérité grâce à son expérimentabilité ? Peut-on considérer que l'ingénierie interactive serait, par nature, plus véridique, qu'elle transcrirait plus directement l'événement qu'une narration ou un reportage filmé ; bref, qu'elle ne recèlerait aucune mise en scène ? Non, elle est tout simplement plus adéquate à l'esprit du temps, expérimentateur en diable. Évitions de distiller l'illusion qu'avec ces formules d'expérimentation, on parviendrait à un vécu direct, *im-média*, la séparation entre l'information et l'événement étant ainsi abolie. Dissipons toute croyance en la possibilité d'une expression directe de l'événement, qui, sans médiations, sans travail de construction, viendrait s'inscrire, transparent, sur l'écran des ordinateurs. Gardons-nous des mirages objectivistes qui assimileraient vérité et expérimentabilité, authenticité et réalisme des doubles, exactitude et similarité des représentants.

L'expérimentation virtuelle est aussi une médiation, la présence à distance demeure une scénographie, l'interactivité se joue dans un théâtre. Mais ces formes obéissent à de nouvelles distributions de rôles ainsi qu'à des systèmes de valorisation inédits où les dispositifs socio-techniques de médiation jouent un rôle considérable. Croire un article de presse relatant les nouvelles du front opère selon des mécanismes assez différents de ceux à l'œuvre lorsque l'on porte crédit à une séquence du journal télévisé présentant une attaque aérienne pendant la

guerre du Golfe. Dans les deux cas, la croyance vient de loin. Elle précède la narration, préformée qu'elle est dans des intérêts et des engagements déjà établis. Mais le mirage objectiviste télévisuel consiste précisément en ce que l'on oublie le commentaire langagier — fondamental pourtant —, ne voulant retenir que la capture visuelle directe de l'événement. C'est ce *dispositif* « techno-épistémique » — la vérité fondée sur le prélèvement indicial instantané, initié par la photographie — qui s'étiole aujourd'hui. La face technique (capture visuelle instantanée, « le direct ») et la face épistémique (fonder l'accréditation sur la vision) de ce *dispositif* s'entretenaient réciproquement. Ces deux faces divergent maintenant, nous offrant le spectacle de la substitution progressive d'un régime socio-technique dominant par un autre, l'expérimentation virtuelle du modèle de l'événement ; régime où nous retrouvons une autre face technique (la simulation numérique et l'hypermédiation) ainsi qu'une autre face épistémique (la mise à l'épreuve des hypothèses).

Ce qui diffère dans le nouveau régime de légitimation de la croyance, ce n'est pas qu'il serait plus « réaliste » que l'ancien mais qu'il est construit selon des procédures plus homogènes aux exigences de l'incarnation croissante des représentants (espérance à laquelle la simulation numérique vient tendre son miroir, et qui, simultanément, est sans doute aussi à son origine) et au désir d'une élaboration individuelle d'un point de vue. Mais cette construction individuelle recèle des limites.

Vouloir croire : la fonction communautaire vaccine-t-elle la télévision contre la crise de confiance ?

Pour caractériser la crise du régime classique d'adhésion, j'ai surtout insisté sur l'affaiblissement du pacte visuel, le vacillement du régime de vérité fondé sur le « voir pour croire ». Deux aspects de la question méritent une discussion : l'accompagnement langagier de l'image télévisuelle⁴ et surtout le sentiment communautaire, qu'on peut aussi appeler la valeur « culturelle » de la télévision ; sentiment et valeur qu'on pourrait aussi considérer comme partie prenante du dispositif de médiation, jouant sur la simultanéité du rassemblement des face-à-face dispersés.

La valeur culturelle de la télévision — soit encore sa fonction de lien social — ouvre à une discussion assez complexe. Le sentiment que des millions de personnes sont rassemblés dans une même vision à distance leste l'événement télévisuel d'un crédit incontestable. Croire c'est aussi faire partie d'une communauté, avant d'être un exercice intellectuel. L'adhésion procède d'un mouvement volontaire, ou plutôt nécessaire : « entrer dans l'orchestre » comme le dit Daniel Bounoux⁵. Appartenir à une communauté, serait-ce une communauté séparée comme celle des téléspectateurs, engage, selon de toutes autres modalités (l'intérêt, le maintien des liens, ...), qu'une opération raisonnée disséquant la validité d'une proposition. La dimension culturelle, religieuse de la télévision — au sens propre du terme —, la prémunirait-elle donc de l'altération « fiduciaire », au sens de la perte confiance dans la « monnaie » du visible ? Et la

formule émergente « cru parce que expérimentable » demeure-t-elle valide dans ce contexte de l'adhésion engagée ? Je le pense, pour l'essentiel. S'il est vrai que la fonction communautaire assure pour une grande part la pérennité du modèle *massmedia* — et la réception simultanée a donc encore de beaux jours devant elle — cette fonction n'est pas à l'abri des transformations en cours. J'ai le sentiment que cette fonction communautaire joue plus sur la dimension narrative — le besoin que l'on nous raconte les mêmes histoires — que sur un plan informatif ou cognitif : croire les experts ou les médiateurs patentés.

C'est plutôt cette deuxième opération qui est tarabotée par le désir d'expérimentation. Et la force de cette option, c'est qu'elle assure un compromis acceptable entre une participation intime — par l'entremise de modèles — et un risque limité, c'est-à-dire un engagement protégé par la distance. Mon hypothèse ne conclut d'ailleurs ni à la disparition future de la télévision, ni à celle du « grand public », mais à l'effritement de son pouvoir référentiel et persuasif au profit d'autres régimes de croyance appuyés sur les pragmatiques socio-techniques de l'expérimentation.

Par ailleurs, la fonction culturelle est à la source de controverses sur les rapports média de masse/espace public. En effet, au moment où se multiplient les signes annonceurs d'une baisse de régime « fiduciaire » des *massmedia*, se font jour des évaluations quelque peu nostalgiques. Elles suggèrent que les *massmedia*, comme forme, sont peut-être inséparables de l'idée de démocratie. Dans cette perspective, en ces temps de rigueur individualiste, le grand public serait plutôt une réserve de liens sociaux à protéger qu'une survivance totalitaire à dissiper (c'est le point de vue, par exemple, de Dominique Wolton⁶).

Comment, en effet, penser un espace public qui ne serait plus construit selon le modèle de la pyramide ? D'où viendraient les références communes à l'expérience⁷, les normes réglant l'échange ? Quelles formes d'espace public dessineraient les scénographies hybrides mêlant simulation, réception directe, accès à des banques de données et échanges latéraux. Ces nouvelles formes de lecture par navigation — qui s'opposent, par nature, aux logiques de l'instantanéité — enrichissent l'éventail des pratiques de communication. Elles réévaluent ce que signifie « s'approprier », rajeunissent la notion de durée. Qu'induiront ces nouveaux cadres de réception/action ? Ils posent effectivement nombre de questions quant à la détermination de références communes dans l'échange social. Ne concluons pas trop vite à leur disparition, si tant est que ces références « transcendantes » qu'on croyait disparues resurgissent souvent à travers le processus même qui les disperse. Ces processus définissent des normes communes, y compris morales, dans l'affrontement à l'État et aux groupes privés. Et l'on pourrait même aller jusqu'à considérer l'affermissement de la présence à distance comme l'un de ces ciments collectifs.

Ce n'est pas la disponibilité technique de ces nouvelles formes de lectures qui, par contagion d'usages, transformerait le « grand public » des *massmedia* en enquêteurs attentifs, recoupant les sources et testant des interprétations. C'est plutôt l'inverse qu'il faut considérer : l'émergence de ces *dispositifs* expérimentaux comme indice d'une redistribution des normes de croyance. Et finalement, pour évaluer ces conclusions, il conviendrait de les appliquer, de

manière récursive, à elles-mêmes. Ce qui revient à observer dans quelle mesure elles peuvent servir à nourrir de nouvelles expérimentations de l'information modélisée.

Dispositif et disposition

Est-il possible d'autonomiser le facteur « dispositif » technologique dans l'ensemble des déterminations à l'origine du phénomène d'incarnation croissante dans la production de représentants ? Laissons de côté, ici, une discussion sur la possibilité même d'isoler le technique du symbolique et admettons, sous réserve d'inventaire, cette hypothèse. Dans quelle mesure notre hypothèse centrale postulant l'émergence d'un paradigme de l'expérimentabilité virtuelle comme nouveau régime de croyance, pourrait-elle tomber sous le coup de l'accusation d'un déterminisme technologique ? Serait-ce les qualités d'un dispositif technique — la réflexivité des programmes informatiques et la numérisation de l'information — qui provoquerait la déstabilisation de notre régime visuel de croyance ? Ou, dit autrement, la tendance à l'augmentation de l'incarnation des représentants puise-t-elle son énergie dans la sphère de l'innovation technologique ?

Notons d'abord que la vocation expérimentatrice n'est pas née avec les technologies numériques interactives. Ce désir a sous-tendu toutes les technologies de représentation : dessin, perspective, photographie, cinéma muet, parlant, etc. On peut en effet considérer que l'appétit pour l'expérimentation est déjà manifeste dans la production de représentants analogiques. Cette tendance s'est adossée à un mouvement social et culturel, en Grèce antique avec l'émergence de l'apparence comme question éthique et pratique. Elle s'est renouvelée et accentuée lors de la Renaissance (imprimerie, perspective), et a été décuplée par la révolution industrielle (photographie, enregistrement). On peut en effet lire l'histoire des techniques de représentation, au moins depuis le XIX^e siècle, comme une quête de modèles sans cesse plus proches de la réalité référentielle et pour cette raison, plus ductiles. L'invention de la photographie a joué un rôle majeur dans cette accélération. L'enregistrement est, à cet égard, une rupture essentielle. Mais on ne saurait comprendre les intentions profondes — explicites et muettes — qui sont à la source de la photographie en ignorant la dimension proprement expérimentatrice de la perspective, de la lanterne magique ou encore de la géométrie descriptive, véritables dispositifs propices à inventer d'autres technologies, torpilles exploratrices lancées pour investir à la fois le monde et la perception humaine.

La dimension représentative — imiter le monde — n'est que l'une des faces de ces exercices demiurgiques. L'autre réside dans leur fonction *poiétique* : l'émergence d'un univers inouï, totalement hétérogène à ce que l'expérience humaine avait conçu jusque-là. L'inscription visuelle permanente d'une co-présence passée dans la photographie en est un exemple type. La prise de vue photographique est d'emblée une prise de temps. Ce geste participe de l'auto-construction d'un rapport au temps, où le passé peut être re-présenté. Il constitue aussi une

expérience sociale principes de l'automatisme et, depuis la fin du XIX^e siècle, de l'instantanéité de l'enregistrement. Ainsi, le mouvement d'expérimentation — supposant la production de représentants ductiles — possède des dimensions tout à la fois corporelles, mentales et axiologiques : blocs de gestes, d'attitudes corporelles, de dispositions d'esprit, d'épreuves perceptives et de systèmes de valeur.

Ce serait donc plutôt une tendance profonde de nature anthropologique (technoculturelle, pourrait-on dire en résolvant la dichotomie par un trait d'union) qui serait à la source du mouvement d'incarnation croissante des représentants ; tendance qui s'éprouverait dans des dispositifs variés dont l'expérimentation virtuelle n'est sans doute pas le dernier. « Technoculturelle » désigne ici une dynamique née, non pas directement dans la sphère de la production de biens matériels mais dans celle des activités scientifico-artistiques (la photographie ne se rattache pas directement à la lignée des machines énergétiques, ni le cinéma). Et la production de représentants est l'un des noms possibles de la présence à distance, qu'il faut situer dans un complexe de déterminations langagières, scientifiques et imaginaires¹⁰.

On prolongera alors la notion de *dispositif*, vers celle de « disposition », dans le sens d'inclination historique qui prépare et incite à la réalisation de *dispositifs* techniques, relançant, précisant et inventant à la fois de nouvelles trajectoires pour le mouvement de présence à distance. Entre disposition et dispositif la relation est alors bijective. (L'invention de la perspective géométrique est un bon modèle pour envisager cette bijection, car on le sait cette perspective est aussi un dispositif favorisant la disposition à imaginer d'autres dispositifs : géométrie projective, dessin industriel... jusqu'à l'image tridimensionnelle interactive). Alors qu'un certain confort intellectuel recommanderait de ne pas choisir (et de faire jouer une pure circularité disposition/dispositif), nous ne dissimulerons pas que nous accordons une prépondérance relative au premier terme : la disposition prépare le dispositif lequel rétroagit ensuite sur elle et en modifie, plus ou moins, la trajectoire. S'agissant de tendances fondamentales, comme la présence à distance, cette trajectoire — la disposition —, éventuellement déviée, ou accélérée par le dispositif, se maintient comme structure. Disons que pour croire, il faut toujours des représentants (disposition), alors que les dispositifs techniques et institutionnels varient considérablement (de la parole échangée *hic et nunc* au réseau numérique, en passant par la presse ou la télévision). Ainsi considéré, le dispositif serait le point d'application de la disposition.

NOTES

1. Cet article reprend l'un des chapitres du livre, *Présences à distance — Déplacement virtuel et réseaux numériques : pourquoi nous ne croyons plus la télévision*, Paris, L'Harmattan, 1999.
2. Je renvoie pour cela au second chapitre du livre cité ci-dessus.

3. On se souvient de ce procès d'un footballeur américain accusé d'avoir tué sa femme, qui avait défrayé la chronique. *CNN* a édité, fin 1994, un CD-Rom édifiant sur « l'affaire Simpson ». À coup de clic, on chemine dans des vidéos montrant l'état sanglant des lieux découverts après le meurtre. S'y bousculent la foule, la police. Deux clics sur le dossier « L'arrestation », et s'affiche la course poursuite sur les autoroutes de Los Angeles. On peut aussi écouter une ancienne bande audio où la femme du footballeur, terrorisée, appelle les urgences policières. Le spectateur poursuit son exploration entrant dans les méandres de la procédure, examinant, par exemple, les réponses des experts aux questions juridiques posées et interrogeant des spécialistes, *via* Internet La controverse sur le réseau s'était développée, notamment sur les partis pris racistes dans l'instruction du procès. Bref, l'utilisateur du CD-Rom était devenu enquêteur.
4. En effet, l'image télévisuelle apparaît rarement isolément. Elle est mise en scène par un discours, un commentaire omniprésent qui cadre, définit, contextualise les images montrées. Le régime de croyance propre à la télévision serait donc non pas « croire ce qu'on voit » mais « croire ce que le commentaire fait voir ». C'est un fait universel, le cadrage langagier ne contraint pas mécaniquement la signification. Par ailleurs, lorsque le sujet est brûlant, le commentaire se heurte — et ceci, depuis toujours — aux horizons d'attente basés sur les convictions et engagements préalables des publics. Outre ces données générales, l'activité discursive est majorée dans le contexte actuel de la crise de confiance, dans la mesure où elle doit vaincre en permanence le sentiment partagé que « les médias nous trompent ». D'où une surcharge souvent pénible, — un appareil de persuasion redondant — qui tente désespérément de rattraper le déficit d'adhésion et qui participe finalement à notre désaffection.
5. Voir *La communication par la bande*, La découverte, Paris, 1991.
6. Voir *Éloge du grand public*, Flammarion, Paris, 1990.
7. Ceux qui partent en guerre contre les formes diffractées de l'espace public — telles qu'Internet — défendent, je crois, une conception rigide et archaïque de l'espace public. Présupposant un lien consubstantiel entre média de masse et démocratie, ils restreignent la crise de la démocratie représentative à ses aspects régressifs (le *Monicagate*, par exemple), oubliant que même à travers cet épisode scabreux se manifeste une véritable recherche de rapports latéraux, non ou antiétatiques. Ils ramènent les modalités actuellement encore dominantes de la médiation, à des formes absolues et veillent jalousement sur le monopole professionnel dont ces formes jouissent encore et que certains usages d'Internet, notamment, menacent.
8. On doit même constater que ces processus sont inducteurs de relations spécifiques, y compris locales, à l'image des regroupements, associations, communautés nés de la fréquentation des réseaux.
9. Les significations et fonctions d'un système symbolique sont-elles principalement déposées dans sa constitution physique, dans ses procédés de fabrication et de diffusion ? Tout en maintenant la pertinence d'une telle interrogation sur les supports médiatiques et ses réseaux d'expansion, on peut aussi observer que la consistance matérielle d'un instrument, d'un média n'est pas une donnée aussi évidente qu'il y paraît. Où commence et où finit la matérialité d'un média, vu ici comme *dispositif* technique de médiation (le codex, la presse à imprimer ou l'infrastructure d'Internet) ? Celui-ci n'est-il pas aussi un enjeu de pouvoir et une projection culturelle ? Toute une tradition de la sociologie des techniques s'est attachée à l'étude du mouvement inverse qui façonne les outils à travers leurs usages. On privilégie alors la maléabilité des instruments dont l'usage transforme le programme de fonctionnement. Et cette logique est particulièrement sensible à notre époque où un nombre croissant d'objets et de *dispositifs* ne contiennent plus en propre leurs fonctions, mais les font émerger dans une mise en réseau avec d'autres systèmes. Le chaînage (chaîne du froid, chaîne audiovisuelle, chaîne informatique) devient le mode privilégié d'existence d'objets déformables, pliables, constitutivement paramétrables. L'ordinateur en est l'exemple type : système évolutif, dont on ne peut prévoir toutes les fonctions, lesquelles s'inventent avec l'évolution du système lui-même soumis à la pression des usages, voire des détournements. On entre dans un cercle vicieux. La

forme ne rend plus compte du projet et l'objet ne détermine plus fidèlement son usage. Signalons, sans approfondir ici, que le concept de *relation transductive*, proposé par Gilbert Simondon — que reprend Bernard Stiegler dans *La technique et le temps* (Galilée, Paris, Tome I, 1994.) —, définie comme relation où les termes ne préexistent pas à la relation mais sont constitués par elle — permet de lever l'aporie qui se présente dès que l'on renverse les causalités habituelles pour y substituer une détermination par les conséquences. Cela dit, ce type de généralisation, aussi intéressante soit-elle sur un plan heuristique, ne dispense pas d'étudier précisément, à chaque fois, comment s'établit le système d'interférence entre disposition et dispositif. Ce qui vaut pour l'imprimerie ne se déplace pas automatiquement à la photographie ou à Internet.

10. Cette tendance constitue même un fondement anthropologique, si on considère que le mouvement de substitution et de transport de la présence à distance se confond avec le processus d'hominisation lui-même (piège remplaçant le chasseur, mot à la place de la chose).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOUGNOUX, D., *La communication par la bande*, Paris, La Découverte, 1991.

BARBOZA, P., *Du photographique au numérique — La parenthèse indicielle dans l'histoire des images*, Paris, L'Harmattan, 1996.

DEBRAY, R., *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991.

EISENSTEIN, E., *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

LATOUR, B., *La clef de Berlin*, Paris, La Découverte, 1993.

LÉVY, P., *L'idéographie dynamique*, Genève, Le concept moderne/Éditions, 1991.

SIMONDON, G., *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969.

STIEGLER, B., *La technique et le temps*, Paris, Galilée, Tome 1, 1994 ; tome 2, 1996

WEISSBERG, J.-L., *Présences à distance — Déplacement virtuel et réseaux numériques : pourquoi nous ne croyons plus la télévision*, Paris, L'Harmattan, 1999.

WOLTON, D., *Éloge du grand public*, Paris, Flammarion, 1990.

— « Pourquoi des médiologues ? », *Les Cahiers de médiologie*, 6, Paris, Gallimard, 1998